

tribut à la nature. Elle resta alitée près d'un mois. Durant quinze jours même son état inspira de sérieuses inquiétudes.

Ses filles et Clémence la veillèrent à tour de rôle. Valentin passait sa vie dans la chambre de la malade, ou couché en travers de sa porte. M. Novéal lui tenait aussi fidèle compagnie.

Leurs soins et leur affection rendirent enfin la santé à la charmante jeune femme.

Au bout de six semaines environ, les Européens purent se mettre en route.

Ce fut pour eux un grand chagrin de se séparer des missionnaires qui leur avaient témoigné tant de dévouement et d'affection.

Nous passons sous silence les incidents de leur retour. Quelles que fussent les épreuves qu'ils eurent encore à subir, elles étaient peu de chose auprès des dangers qu'ils avaient surmontés.

En passant à Colesberg, ils demandèrent si on avait obtenu quelques renseignemens sur Bhyrrub-Komul, mais personne n'avait entendu parler du khitmugar.

A Graaf-Reinet ainsi qu'à Cape-Town on leur fit la même réponse.

Ce ne fut qu'au moment où nos héros se disposaient à quitter le Cap et à s'embarquer sur un navire en partance pour Calcutta, qu'il leur parvint quelques renseignements sur le khitmugar. Encore ces renseignements n'avaient-ils rien de bien certain.

Le chef de la police de la colonie leur montra un rapport qui lui annonçaient qu'un Arabe, dont le signalement répondait à peu près à celui de Bhyrrub-Komul, avait pris passage, il y avait environ six semaines, sur un navire en destination pour Calcutta.

Par suite de divers autres renseignements qu'il serait trop long de détailler ici, on supposa que le présumé Arabe n'était autre que Bhyrrub-Komul, le khitmugar de M. Moraury.

Déjà remis par leur séjour à Cap-Town nos voyageurs achevèrent de reprendre des forces durant le voyage du Cap à Calcutta.

Lorsqu'on signala le feu flottant, c'est-à-dire le ponton surmonté d'un fanal qui se trouve à l'entrée du Gange, Mme Bartelle, Mme Martigné et leurs amis ne se ressentaient presque plus de leurs fatigues et de leurs cruelles émotions.

Leur premier soin en arrivant à Calcutta fut d'écrire à M. M... et à M. Jordy, à qui, du reste, ils avaient déjà écrit de Colesberg, de Graaf-Reinet et de Cap-Town.

Pendant la traversée, les enfants avaient raconté de nouveau à leurs mères les soins et les attentions dont les avaient comblés les bons missionnaires. Au lieu de diminuer par l'éloignement, la reconnaissance de Juliette et de Clémence semblait s'être encore augmentée.

XVIII.

Aussitôt débarqué, M. Gaspard Novéal s'occupa des formalités à remplir pour se faire mettre en possession de son héritage. En cette circonstance, par exemple, Savinien retrouva un peu d'activité et fit de son mieux pour seconder son parent. Dieu sait pourtant que ce dernier ne lui en témoignait pas beaucoup de reconnaissance. Il l'avait pris en antipathie et ne le supportait que par égard pour le souvenir de sa grand'mère, Mme Pauline Martigné, la sœur de Gaspard.

Ainsi que nous l'avons raconté au début de cette histoire, Gaspard avait épousé Zora, fille d'un riche Indou nommé Mutyloll Dhur. Celle-ci était

morte le 3 mars 1846, laissant une fortune de 58 ou 60 lacks de roupis, c'est-à-dire 12 ou 14 millions de francs.

Par son testament fait à Delhi, où elle habitait un magnifique palais, elle avait laissé toute cette fortune à son mari, M. Gaspard Novéal. Comme on ignorait néanmoins ce qu'était devenu ce dernier, et qu'il pouvait être mort depuis longtemps, Zora déclarait dans le testament que si, au bout de douze ans, son mari n'avait pas reparu, tout ce qu'elle laissait retournerait au petit Jootah Maddub, fils d'un riche zemindar, Naraïn Sagore.

Zora étant morte, comme nous venons de le dire, le 3 mars 1846, il en résultait que M. de Novéal avait jusqu'au 3 mars 1858 pour se présenter. Comme il arrivait à Calcutta avec sa famille au mois de Janvier 1857, il avait encore environ quatorze mois devant lui.

Ce Naraïn Sagore, qui habitait Delhi, était un fort grand personnage, très-riche et très-influent.

Les hémindars étaient des hommes à qui le gouvernement anglais louait de vastes étendues de territoire (zemindaries). Ces fermiers généraux de l'impôt territorial sous-louaient ensuite à d'autres agents des divisions de leurs concessions et les sous-fermiers morcelaient encore ces nouvelles portions. Le malheureux ryot ou paysans finissaient en conséquence par avoir de septième à huitième main le petit champ qu'il cultivait.

Quelques-uns de ces zemindars (ceux surtout qui avaient eu l'esprit de se retirer à temps) avaient réalisés de grandes fortunes, et Naraïn Sagore était de ce nombre.

Il courrait sur son compte beaucoup d'histoires mystérieuses, et les Indous n'en parlaient qu'avec une sorte de terreur respectueuse.

Pour expliquer le pouvoir qu'il exerçait à cent lieues à la ronde sur la plupart des indigènes, les uns disaient qu'il descendait des empereurs mogols les autres qu'il était parent du roi d'Oude, détrôné par la Compagnie d'autres prétendaient qu'il était affilié au thuggisme dont les racines, brisées par l'énergie des Anglais, rampaient encore sous le sol indien, en attendant que quelque catastrophe leur permit de reparaître au grand jour.

Quant à Jootah Maddub, son fils ou son fils adoptif (car l'état civil indou est loin d'être tenu avec la régularité du nôtre), il courrait aussi bien des versions sur son compte. En Europe tous ces mystères auraient été promptement découverts et expliqués ; mais dans un pays comme l'Indoustan, et avec l'organisation des *zenanahs* ou harems, il est souvent difficile de constater les relations de parenté.

A l'époque dont nous parlons, ce Jootah Maddub était un grand et beau garçon de dix-huit ans, qui demeurait avec son père, tantôt à Bénarès, tantôt à Delhi.

Ce dernier endroit était pourtant devenu la résidence favorite de Naraïn Sagore, dont le palais touchait presque à celui que la bégum Zora habitait de son vivant.

Disons en passant que Zora n'avait aucun droit à ce titre de bégum ou princesse que les Indous lui donnaient par flatterie pour exciter sa générosité, et qu'elle avait fini par conserver.

Outre l'influence que l'argent permet d'exercer à des centaines de lieux de distaunce, Naraïn Sagore avait encore à Calcutta un appui fort puissant, c'était celui de tous les brahmines un peu importants, et, par suite, de tous les Indous, sur lesquels l'élément religieux excite un pouvoir immense.

Il semble au premier abord que du moment où M. Gaspard Novéal était arrivé à Calcutta, il n'a-